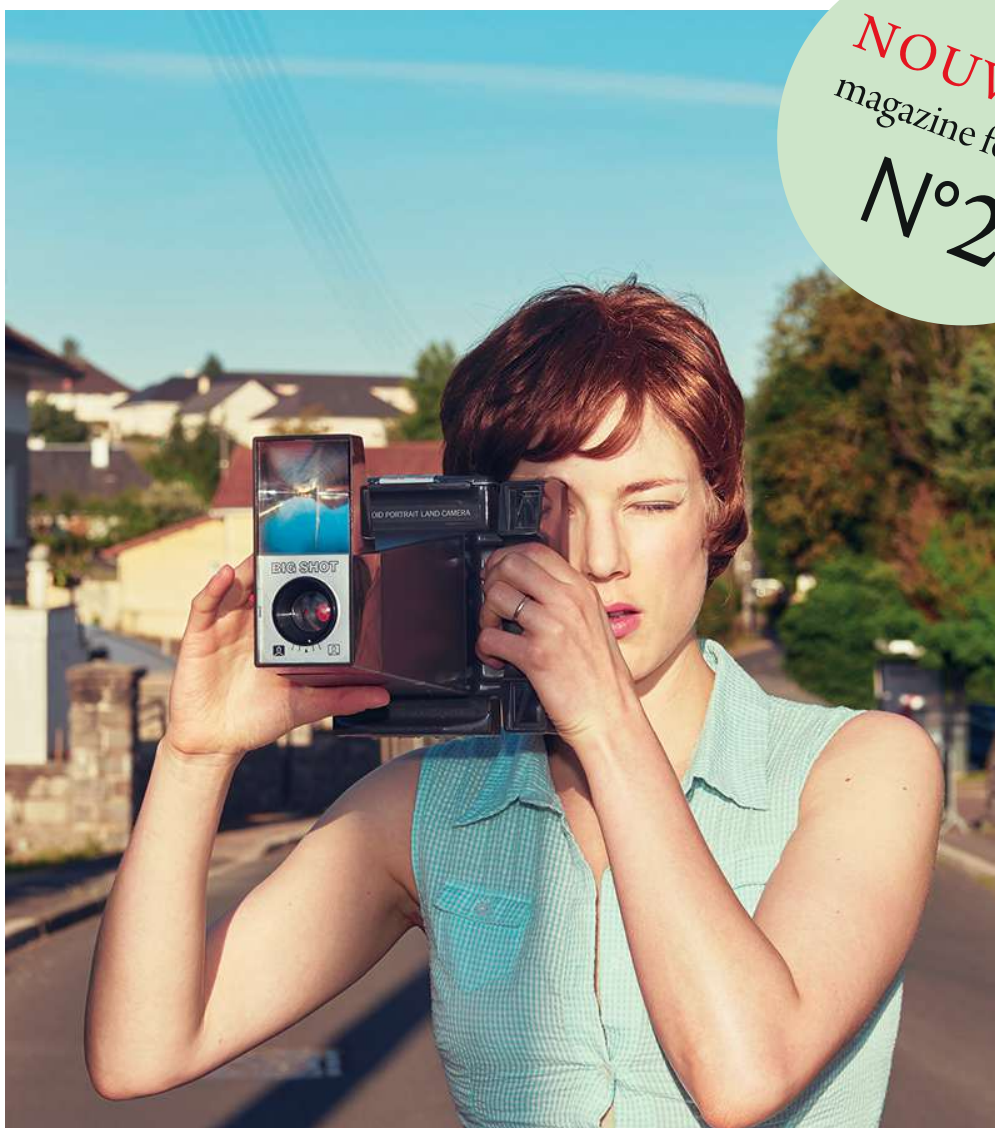


TOME 2 / PRINTEMPS

# DIM DΔM DOM

---

*SLOW LIVING*



**NOUVEAU**  
magazine féminin  
**N°2**

MUMBAI | BERLIN | PÉKIN | ATHÈNES | BANGKOK | PARIS | COPENHAGUE  
MARRAKECH | ROME | POZNAŃ... *SLOW LIVING IN THE WORLD* | 6,90€



## AUX MARGES DE LA CRÉATION

---

### L'INALTÉRABLE OPÉRA DE POZNAN

La petite ville de l'ouest polonais abrite l'une des maisons lyriques les plus vivaces du pays. Malgré un budget serré, cette institution rigoureuse parvient quand même à s'offrir la crème des metteurs en scène européens et milite ardemment pour la création contemporaine.

TEXTE : *Thomas Jean* PHOTOS : *Vincent Mercier*

---

Teatr Wielki im. Stanisława Moniuszki – Fredry 9, Poznan  
[opera.poznan.pl](http://opera.poznan.pl) // [pologne.travel](http://pologne.travel)







Avec ses façades pastel, ses pistes cyclables et ses cafés bourrés de plantes vertes, Poznan, cinquième agglomération polonaise, a des airs de ville allemande. Elle fut d'ailleurs prussienne par alternance, entre 1793 et 1918, et s'appelait alors Posen. Quant à son opéra, inauguré en 1910 et aujourd'hui nommé Teatr Wielki im. Stanisława Moniuszki (Grand Théâtre Stanislaw-Moniuszko – un compositeur polonais majeur), il arbore, de l'extérieur, une sévérité quasi bismarckienne: un portique néoclassique à colonnes ioniques, deux statues léonines qui l'encadrent, rien ne dépasse! Les quelques détails charmants qui ornent les lieux, il faut les chercher à l'intérieur: au premier balcon, dont on a sculpté les corniches de joueurs de lyre dorés, et au plafond du vestibule, où s'accrochent des grappes de sphères, lustres typiques de l'esthétique «rideau de fer». Sévère aussi de prime abord, sa directrice générale, Renata Borowska-Juszczynska, qui chapeaute les lieux depuis six ans: pour la rencontrer, il a fallu montrer CV et patte blanche, puis répondre, une fois admis dans son bureau, à la question «*Quel genre de mordu d'opéra êtes-vous?*», qu'elle nous pose d'un air sourcilleux. Et de nous expliquer ensuite de quelle manière radicale, voire impitoyable, elle a relevé le niveau musical de l'orchestre maison, où régnait jadis, paraît-il, un certain laisser-aller. «*Quand je suis arrivée ici, raconte-t-elle, 30 % des musiciens étaient déjà en âge de partir à la retraite. Pendant un an, nous avons dû mener des entretiens inconfortables afin de pousser ces derniers vers la sortie. Aujourd'hui, quand vous écoutez cet orchestre, vous sentez à quel point il a rajeuni.*»

Cet orchestre, on est donc allé l'entendre le lendemain dans la belle salle rouge et or de l'opéra. 19 heures, un samedi d'hiver: le hall d'entrée bruisse de notables en fourrure, mais aussi de dizaines de jeunes gens à la cool, qui, pour dix euros, ont trouvé une bonne place. Ce soir-là, on donne *Jenufa*, l'un des chefs-d'œuvre lyriques de Leoš Janáček, qui ne va pas faire mentir Renata Borowska-Juszczynska: en fosse, les musiciens apportent un allant, une verve, un éclat à la musique du compositeur tchèque. Pour la mise en scène, la barre est aussi placée haut: le spectacle, coproduit par le très respectable théâtre de la Monnaie de Bruxelles, est signé Alvis Hermanis, demi-dieu letton des scènes européennes, qui compense les noirceurs du synopsis – trahisons amoureuses, sévices, infanticide – par une délicate scénographie rappelant les efflorescences Art nouveau d'Alphonse Mucha. Les voix? L'assemblée gratifie Ilona Krzywicka, qui interprète le rôle de Jenufa, d'une *standing ovation*, et le reste du casting ne démérite pas non plus.

Pourtant, la veille, lors de la répétition matinale à laquelle nous avons assisté, tout n'était pas au beau fixe entre les chanteurs et le chef d'orchestre, Gabriel Chmura. Il faut dire que la cantatrice tchèque Eliška Weissová avait débarqué en catastrophe pour remplacer une collègue souffrante dans le rôle de Kostelnicka Buryjovka – la sacristine du village, un personnage central. Eliška Weissová chante trop vite, selon le chef, qui l'engueule. Elle réplique. Un ténor s'en mêle. On hausse le ton, on lève les yeux au ciel, on s'excuse du bout des lèvres, on reprend en maugréant. Le tout dans un mélange truculent d'allemand, d'anglais et de langues slaves.

Pas de stars internationales du chant lyrique sur ce plateau-là. L'opéra de Poznan n'en a pas les moyens, lui dont le budget (hors mécénat) d'environ six millions d'euros fait pâle figure à côté de ceux d'autres maisons occidentales (218 millions pour l'Opéra de Paris en 2017, par exemple). «*Même l'opéra de Varsovie est bien mieux doté que le nôtre: le bâtiment est si monumental que ses notes de chauffage doivent presque équivaloir à notre budget général!*, raille le chef Gabriel Chmura, >>

>> qui exerce aussi les fonctions de directeur artistique au Teatr Wielki. *Alors, il nous est difficile, compte tenu des bas salaires d'ici, de recruter en dehors de la Pologne. Les seuls musiciens étrangers de notre orchestre viennent de pays plus pauvres que le nôtre, d'Ukraine par exemple.* »

Ce qui n'empêche pas le Teatr Wielki de promouvoir vaillamment l'art lyrique contemporain, une discipline qui, même chez nous, n'est pas réputée pour être rentable ni pour déplacer les foules. Les Poznanais ont ainsi eu droit, entre autres, à *L'Ange du bizarre*, opéra de 2014 écrit par l'Italien Bruno Coli d'après la nouvelle d'Edgar Allan Poe, ou à *Figaro Gets a Divorce*, feu d'artifice sonore de 2016 signé Elena Langer, la compositrice russo-britannique que les grandes scènes s'arrachent. *« Je suis fière d'avoir monté Parsifal ou nos Maîtres chanteurs de Nuremberg, de Wagner [cette dernière œuvre, en raison du nationalisme allemand qui transpire de son livret, n'avait pas été jouée en Pologne depuis le XIX<sup>e</sup> siècle!], mais je suis encore plus fière des partitions contemporaines que nous soutenons, affirme Renata Borowska-Juszczynska, enthousiaste. Les arts plastiques contemporains fédèrent le grand public, n'est-ce pas? À nous de faire en sorte que l'art lyrique du XXI<sup>e</sup> siècle soit aussi désirable! »* Et de citer le théâtre de Mannheim, ville moyenne d'Allemagne, où *L'Idiot*, opéra russe écrit en 1985 par Mieczyslaw Weinberg mais jamais représenté avant 2013, a été joué plus de dix soirs de suite à guichets fermés.

Élargir le chant (et le champ!) lyrique vers ses marges les plus actuelles, voilà l'une des missions que s'est fixées le tandem Borowska-Juszczynska - Chmura. Pousser les murs du théâtre, en ouvrir toutes les portes en est une autre. Pour le bicentenaire de la naissance de Stanislaw Moniuszko, le Teatr Wielki va se délocaliser, en juin, dans un ancien hangar ferroviaire, où résonnera *Paria*, l'un des « hits » du compositeur. Un cadre rude, loin des stucs et des velours de la maison mère, qui devrait titiller la créativité de Graham Vick, le grand metteur en scène anglais missionné pour l'occasion. C'est la première fois que Graham Vick met en scène un opéra polonais. On ne le blâmera pas. En Europe occidentale, les compositeurs de Pologne, à l'exception de Chopin, n'ont pas la même aura que leurs homologues russes. Alors qu'on doit à Rachmaninov des flopées de tubes, qui peut citer ou fredonner un air de Paderewski, son contemporain polonais? Ce dernier a toutefois écrit quelques partitions puissantes, à l'image de *Manru*, qui a même eu les honneurs du Metropolitan Opera de New York en 1902. À la mi-décembre 2018, le metteur en scène Marek Weiss en donnait sa version (politique, exaltée) au Teatr Wielki. *« Selon moi, Manru est le premier opéra dont le racisme est le sujet, décrypte-t-il, attablé au café du théâtre. C'est l'histoire d'un gitan, Manru, qui tente de s'intégrer dans un village très chrétien, très blanc, qui le rejette. Cette œuvre entre en résonance avec la xénophobie polonaise, cette maladie nationale – alors qu'il n'y a presque pas d'immigrés ici! – qui me fait honte... »* La Pologne nationaliste d'aujourd'hui, dirigée depuis 2015 par les ultraconservateurs du parti Droit et Justice, n'est manifestement pas du goût de Marek Weiss. La Pologne communiste, dans laquelle il a grandi, ne l'était guère plus. *« Mais les autorités de l'époque ne connaissaient tellement rien à l'opéra qu'on jouissait, dans nos mises en scène, d'une certaine liberté »,* raconte-t-il en riant. Il y a d'ailleurs, au sujet du Teatr Wielki, une drôle de légende qui circule. Au début des années 1960, lors d'un voyage entre Moscou et Berlin, Nikita Khrouchtchev serait brièvement descendu du train, en gare de Poznan, pour une seule raison: embrasser son camarade Robert Satanowski, rencontré au front, et directeur de l'opéra de la ville de 1963 à 1965. Depuis, dit-on encore, aucun pouvoir en place n'aurait cherché des noises au Teatr. Une institution qui, à l'image de la statue de Pégase posée sur son toit, a toujours su planer au-dessus de la mêlée.



